

LA TÊTE D'AIL (1)

P. Duffard - L'Armagnac Noir - p 302

Il y avait une fois un homme qui avait trois filles. Il voulait les marier, mais n'avait rien à leur donner. La seconde alla à la journée, la première gardait. Il vint un pauvre qui lui demanda la charité. Alors la jeune fille lui dit qu'elle n'avait rien à lui donner. Le pauvre lui dit ;

- Et donc, si vous n'avez rien que le bon Dieu vous en donne. Et le pauvre s'en alla.

(1) Raconté en décembre 1901, par Geneviève Lajus, originaire du canton de Nogaro.

Le lendemain la seconde gardait. Le pauvre revint et lui demanda la charité. La jeune fille lui dit :

- Nous sommes trois jeunes filles, nous n'avons qu'un carreau d'ail, nous allons nous le partager.

Le lendemain le pauvre revint. Il trouva la dernière et lui dit :

Bonjour, jeune fille.

- Bonjour, l'homme.

- J'étais venu, lui dit le pauvre, pour vous demander la charité.

Alors, la jeune fille lui dit ;

- Tenez, pauvre homme, nous n'avons pas grand'chose ; nous sommes trois jeunes filles qui allons à la journée l'une après l'autre ; nous n'avons qu'un carreau d'ail que nous allons nous partager, mais, quoique cela, je vais vous en donner deux têtes, et si les sœurs me disent quelque chose je le leur rendrai des miens.

Au bout de quelques jours le pauvre revint et lui dit :

- Tenez, jeune fille, je viens vous rapporter les têtes d'ail. Alors la jeune fille lui dit :

- Oh ! pauvre homme, je ne vous les ai pas donnés pour que vous me les rendissiez. Quand je donne quelque chose je n'aime pas qu'on me le rende.

Alors, le pauvre lui dit :

- Si fait, jeune fille, prenez cet ail, et, quand vous, voudrez quelque chose, vous n'aurez qu'à dire : Par la vertu de cet ail que telle chose m'arrive.

Ce pauvre était le bon Dieu.

La jeune fille s'en alla servante dans un hôtel. Elle dit :

- Bonjour, maîtresse.

- Bonjour, jeune fille.

- Vous n'avez pas besoin d'une servante maintenant ?

- Si fait précisément, j'en ai besoin.

Alors la maîtresse lui demanda combien elle voulait gagner.

On fit le prix.

- Oh ! mais, vous voulez bien gagner !

- Je sais que je le gagnerai bien.

Il arriva un monsieur qui demanda à souper. La maîtresse lui dit : Oui. Il voulait aussi qu'on le logeât. La maîtresse lui dit oui, qu'on ferait tout cela.

Alors la maîtresse appela la servante.

- Ce monsieur veut souper et coucher. Vous irez apprêter le souper et arranger le lit.

- Oui, maîtresse.

Alors elle alla à la cuisine, elle dit :

- Par la vertu de mon ail, je veux que le bon Dieu me fasse apprêter le souper de ce monsieur sur le champ.

Il s'apprêta sur le champ. Elle alla à la chambre :

- Par la vertu de mon ail, je veux que la chambre soit arrangée sur le champ.

Elle fut arrangée sur le champ.

Alors le monsieur lorsqu'il la vit si diligente, si jolie, voulut être son galant. Il dit à la maîtresse :

- Il faut que vous me rendiez un service sur le champ.

- Si je puis.

Vous pourrez, oui. Il faut que vous m'abandonniez votre servante pour en faire ma femme.

- Cela la regarde, elle.

- Je lui reconnâtrai deux mille francs.

La fille l'entendait, elle dit :

- Maîtresse, consentez. Nous verrons s'il est celui qu'il faut.

Mais qu'il compte tout d'abord les deux mille francs.

Et il compta les deux mille francs.

Il en arriva un autre qui demanda le souper et le logement. Alors la maîtresse appela la servante.

- Servante, ce monsieur veut souper et loger. Il faut lui apprêter le souper et la chambre.

La servante dit oui. Alors lorsqu'il eut soupé :

- Maîtresse, il faut que vous me rendiez un service.

- Si je puis.

- Vous pourrez, si vous voulez. Il faut que vous m'abandonniez votre servante pour en faire ma femme.

- Pas cela, non.

- Oh ! je veux la rendre heureuse. Je lui reconnaîtrai quatre mille francs.

Et la servante l'entendit et elle dit :

- Maîtresse, dites oui.

- Êtes folle ?

- Non ! Nous verrons bien s'il est celui qu'il faut ; mais qu'il compte les quatre mille francs.

Et il compta les quatre mille francs.

Après il en arriva un autre. Il demanda à souper et à dormir.

Alors la maîtresse lui dit oui qu'il pourrait souper et dormir. Elle appela la servante.

- Servante, ce monsieur veut souper et dormir. Apprêtez-lui le souper et la chambre.

- Oui, maîtresse.

Elle s'en alla à la cuisine :

- Par la vertu de mon ail que le souper soit prêt de suite. Et il fut prêt de suite.

Quand le monsieur eut soupé, il dit à la maîtresse :

- Maîtresse, il faut que vous me fassiez un service.

- Si je puis.

- Oh ! vous pourrez, si vous voulez. Il faut que vous m'abandonniez votre servante pour en faire ma femme.

- Pas cela. non.

- Oh ! je veux la rendre heureuse. Je lui reconnaîtrai six mille francs.

Et la servante, quand elle l'entendit dit :

- Maîtresse, dites oui.

- Mais êtes-vous imbécile ! A trois vous avez promis !

- Oh ! oui, maîtresse. Nous verrons s'il est celui qu'il faut.

Alors il fallut s'en aller au lit. La servante y alla la première et le premier arrivé passa devant la chambre de la servante et dit :

- Servante, êtes-vous dans votre chambre?

- Oui.

- Vous n'ouvririez pas?

- Ah ! vous êtes de ces jolis insolents qui se jouent des filles ! ... Par la vertu de mon ail qu'il fasse une pluie comme qui la jette à coup de pelles et que toute la nuit vous entriez et vous sortiez les branches qui sont dehors pour faire au four demain.

Et toute la nuit il charria les branches de dehors dedans, de dedans dehors à travers un déluge.

L'autre second arriva, et lui dit :

- Servante, êtes-vous dans votre chambre ?

- Oui monsieur.

- Vous ne m'ouvririez pas ?

- Ah ! vous êtes de ces jolis laids qui se moquent des jeunes filles ! Par la vertu de mon ail, que vous fermiez et ouvriez les contrevents toute la nuit.

Alors le second monsieur, toute la nuit, tourné vers la pluie fermait et ouvrait les contrevents. Il faisait un vent ! . . . une pluie ! .. Il était fâché ... fâché ...

Le troisième monsieur arriva à son tour devant la chambre de la servante et lui dit :

- Servante, vous êtes dans votre chambre ?

- Oui, monsieur.

- Vous ne m'ouvririez pas ?

Ah ! vous ne valez pas plus que les autres ! Demain il faut que je fasse au four, je n'aurais pas du tout de feu ni d'allumettes. Par la vertu de mon ail que vous couvriez et découvriez le feu toute la nuit.

Et toute la nuit il couvrit et découvrit le feu. Mais au moins, lui était à l'abri de la pluie.

Tous trois le lendemain matin se racontèrent leurs misères.

- Moi, dit le premier, elle m'a fait charrier des branches toute la nuit à travers un déluge.

- Moi, dit le second, elle m'a fait fermer et ouvrir les contrevents toute la nuit tourné vers un vent ! .. une pluie ! ...

- Moi, dit le dernier, elle m'a fait couvrir et découvrir le feu toute la nuit.

- Oui, mais vous étiez à l'abri du mauvais temps, vous, lui dirent les deux autres.

- Il faut nous venger, dirent les premiers.

- Que voulez-vous que nous lui fassions ? Voulez-vous que nous la fassions brûler ?

- Et comment voulez-vous que nous fassions ? Nous ne pouvons pas.

- Si, nous allons chercher par la ville, un âne, nous allons la brûler au bois.

Alors, ils la prirent, la mirent sur l'âne, l'y lièrent. L'un tenait l'âne, l'autre ramassait du bois pour faire un grand feu pour l'y jeter dedans.

Alors lorsqu'ils eurent fait le grand feu ils la délièrent. Ainsi comme ils l'eurent déliée elle dit :

- Par la vertu de mon ail je veux que les trois messieurs viennent baiser le c ... de l'âne.

Et ils se mirent tous trois au c ... de l'âne et la servante s'en retourna et elle eut douze mille francs et ses sœurs rien.